

Le sens de la visite

On peut manger une pomme, mais pas la danser. Le verbe « danser » n'est pas transitif. La voix off de l'héroïne de *Après un rêve* affirme pourtant le contraire : « Je danse les buttes, les toits, les montagnes ». Tout le travail de Julie Desprairies, depuis presque quinze ans, est là : rendre la danse transitive en lui donnant comme complément d'objet, non un sentiment (« je danse le désir », « je danse l'effroi », etc.), mais un espace. Non pas en reconstituant cet espace sur une scène, mais en dansant un espace directement dans cet espace même. Précisons : il ne s'agit pas d'imiter par le corps les formes de tel ou tel lieu isolé (butte, toit, montagne), ni même de s'en inspirer plus ou moins librement, mais de danser sur place ce qui fait tenir ces lieux ensemble, c'est-à-dire l'architecture. Danser l'architecture ! Et pas seulement danser l'architecture hic et nunc, c'est-à-dire les traces plus ou moins éparses et trahies d'un projet depuis longtemps oublié, mais danser le projet architectural même qui a donné naissance au lieu en jeu. Non pas en dansant les plans d'époque, les archives photographiques ou filmiques, les compagnons de route à la retraite, les émeutes passées qui ont détruits tel ou tel édifice, etc., mais en interrogeant par la danse les groupes sociaux qui font au présent tenir l'unité fragile du lieu (chorales, écoles, associations, « marchés et légumes », ado-breakers qui traînent en bas des tours...).

Ici, il s'agit de danser *La Villeneuve*, ancienne utopie architecturale des années soixante où les montagnes bordent au loin les tours qui bordent au près le parc que borde encore plus près un étrange micro-lac artificiel. Danser l'architecture en faisant résonner projet initial et présent social, d'accord, mais dans quel sens ? Avant d'inventer les mouvements de tel corps dans tel espace, il faut en effet répondre à la question du parcours : on va de où à où ? La nouveauté, c'est que Julie Desprairies n'est plus seule à répondre, car le parcours élu n'est pas celui du spectacle vivant. La présence de la caméra de Louise Narboni change tout. Par exemple, on ne voit pas comment des spectateurs, aussi mobiles et discrets soient-ils, auraient pu se glisser en direct dans l'intimité du petit-déjeuner de Jean. L'intimité vient de la mise en scène, et pas seulement des petits mouvements des deux interprètes dans le petit salon. Ainsi le film n'est pas la captation d'un spectacle, mais la réinvention par Louise Narboni d'un parcours que seul le spectateur pourra contempler en suivant sur un écran la belle intruse (Élise Ladoué) qui, de rouge vêtue, délie les corps et les langues des habitants oubliés de *La Villeneuve*.

Serge Bozon